

PAUL VERCHÈRES

# L'étoffe fripée



BeQ

**Paul Verchères**

Guy Verchères # 015

**L'étoffe fripée**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Littérature québécoise*  
Volume 548 : version 1.0

# L'étoffe fripée

Numérisateur : Jean Layette.

Éditions Police Journal

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

## Prologue

Comme ce roman est extraordinaire de facture, l'auteur, Paul Verchères, a l'audace de lancer à ses amis lecteurs le défi de découvrir l'assassin avant de commencer la lecture du dernier chapitre. Les éditeurs lui ont expliqué le danger qu'il encourrait en défiant ainsi son public ; mais Paul tient mordicus à son idée. Il dit :

— Je crois pouvoir garantir que le lecteur le plus perspicace n'aura pas plus de perspicacité que le professeur de psychologie d'une université montréalaise à qui j'ai fait lire à ma maison de campagne mon manuscrit minus le dernier chapitre et qui n'y a vu que du feu.

Les éditeurs ont lu le roman et eux aussi n'y ont vu que du feu. Nous serions heureux cependant si quelques lecteurs pouvaient faire baisser le caquet de l'auteur en devinant avant le dernier chapitre l'identité de l'assassin.

Pour la meilleure compréhension du récit qui suit, et afin de vous donner, amis lecteurs, de meilleures chances de battre Paul Verchères à son propre jeu, nous vous donnons ici, pour y revenir à titre de références au cours de votre lecture, la liste des personnages importants de *L'étoffe fripée*.

Voici :

GUY VERCHÈRES, voleur et homme de bien, l'Arsène Lupin des Canadiens-français ;

ÉMILIA BUTCHARD, vieille veuve riche ;

CAMILLE BUTCHARD, la fille de cette dernière ;

CANDIDE LEMIEUX N.P., administrateur des biens d'Émilie Butchard ;

FABIENNE LAROUSSE, dame de compagnie d'Émilie Butchard ;

ALCIDE LAREAU, inventeur ;

ERNST FABRITCH, professeur et inventeur ;

HERMANE NADON, secrétaire de Lareau et de Fabritch ;

THÉO BELOEIL, détective provincial de renom ;

ÉTIENNE MARIN, en relations avec Alcide  
Lareau.

# I

## *Beloëil, Guy et moi*

Dorénavant « JE » veut dire que c'est moi, Paul Verchères qui parle.

J'étais à me prélasser à un camp d'été que j'avais loué à Chertsey, dans les montagnes laurentiennes. Couché dans un hamac sous deux arbres ombreux par une journée torride je me lisais et m'admirais béatifiquement lorsque soudain j'entendis quelqu'un qui me criait :

– Paul...

D'un bond je me levai.

J'avais reconnu la voix du voleur et homme de bien national des Canadiens-français, Guy Verchères, mon cousin germain.

Il n'était pas seul. Le gros et rubicond Théo Beloeil, directeur de l'escouade des homicides de

la sûreté provinciale, l'accompagnait.

Le ventru Théo était rendu à bout de souffle, car il venait de gravir le sentier abrupte qui conduisait à mon camp perché dans le flanc de la montagne.

La visite de Guy était un rarissime honneur pour moi ; car c'était moi et non lui qui le visitais généralement quelques fois pour me faire raconter ses aventures fabuleuses, d'autres fois, quand j'étais cassé, pour lui emprunter de l'argent.

— As-tu de la bonne bière, Paul ? me demanda Beloeil.

— Tu viens de Montréal, et tu me demandes cela ; pourquoi n'en as-tu pas emporté ?

— J'en ai apporté une douzaine ; mais la boîte pesante et ton sentier aussi à pic que le cap Tourmente, tu comprends...

— Oui, je comprends que si je veux boire, il va me falloir faire le monte-charge et forcer et suer. Mais comme j'ai soif, j'accepte...

Lorsque nous eûmes bu chacun deux verres je

regardai mes deux visiteurs dans le blanc des yeux :

— Vous autres, dis-je, vous ne prétendrez pas que vous êtes venus ici pour le simple et unique plaisir de me contempler la binette. Il y a anguille sous roche ; allons, aboulez.

Guy ne broncha pas :

— C'est Beloeil qui veut te voir et non moi. Il a cherché à me convaincre d'une chose ; je lui ai dit que je remettais le sort de cette chose entre tes mains. Alors il m'a amené ici. Voilà.

Je me tournai vers le gros Théo :

— Allons parle, détective suant.

Il me dit :

— Je me rappelle qu'un jour tu m'as parlé de deux inventeurs qui cherchaient à redécouvrir le secret antique, perdu à travers les âges, de la trempe du cuivre.

— Le secret de l'airain, mais certainement, et ils doivent y travailler encore.

— Qui sont-ils ?

– Un Canadien-français du nom d'Alcide Lareau et un allemand qui s'appelle, si j'ai bonne mémoire Ernst Fabritch.

– Eh bien, c'est au sujet de ces deux personnages suspects que je viens te voir.

– Suspects ? Comment ça ?

– Il paraît qu'ils arrachent l'argent d'une vieille veuve riche qui est en fol amour avec Lareau.

J'ignorais cela. Je savais que quelqu'un finançait leurs recherches scientifiques. Mais, mon vieux Beloeil, il y a une grande différence entre le financement d'un travail sérieux et ta malheureuse expression d'arracher de l'argent.

– Mais cette trempe du cuivre, paraît-il, est comme la pierre philosophale et le mouvement perpétuel : Une impossibilité.

– Tu te trompes ; la pierre philosophale est un rêve absurde et le mouvement perpétuel n'a jamais été réalisé autrement que par Dieu, mais la trempe du cuivre, l'airain, a déjà été découverte dans les temps anciens et perdus depuis. Ce n'est

donc pas une impossibilité.

Je demandai :

– Madame Butchard a-t-elle porté plainte ?

– Non.

– Elle est riche ?

– Très.

– Depuis quand la police provinciale considère-t-elle que c'est son devoir de protéger la fortune des riches quand ils ne le demandent pas ?

– Quelqu'un l'a demandé.

– Oui ? Qui ?

– Une demoiselle d'un certain âge, Fabienne Larousse, qui est la dame de compagnie d'Émilie.

– C'est étrange cela. Pourquoi s'intéresse-t-elle ainsi à la fortune de sa maîtresse ?

– Parce qu'elle prétend que Lareau abuse de l'infatuation que madame Butchard a pour lui.

– Et c'est tout ce que vous avez contre les deux inventeurs ?

Beloeil dit :

– Bien, Fabritch est allemand.

– Tous les Germano-canadiens ont-ils été arrêtés au cours de la présente guerre ? Non, il y en a des milliers de bons et de sincères.

Guy intervint dans la conversation. Je le regardai au moment où il allait parler et je vis qu'il méditait quelque chose de désagréable ; car il prenait son air outrageusement supérieur :

– Alors tu ne vois rien d'illégal dans cette affaire, Paul ? me demanda-t-il.

– Mais non.

– Bien, très bien, comme tes jugements sont généralement erronés, je la prends, je m'en occupe.

Je pinçais le bec :

– Merci, dis-je.

Le voleur et homme de bien demanda à Beloeil :

– Où sont situés les laboratoires de Lareau et de Fabritch ?

– Rue Notre-Dame, à Montréal-Est.

Guy m'adressa la parole :

– Tu vas, me dit-il, te rendre rue Notre-Dame et trouver un prétexte pour visiter les lieux.

– Ce sera facile, dit Théo, car les deux inventeurs semblent aimer passablement la publicité.

– Facile, si je consens, objectai-je. Vous semblez oublier que je ne suis pas un balai dont on se sert quand on en a besoin et qu'on serre ensuite jusqu'à la prochaine occasion. J'ai mon orgueil.

– Et moi j'ai tes I. O. U's, dit Verchères d'une voix railleusement menaçante.

Comme d'habitude je dus m'incliner devant la supériorité écrasante d'une fortune édifiée avec l'argent des riches véreux.

– Quand est-ce que je pars pour Montréal ? demandai-je.

– Le temps de boire ce qui nous reste de bière et nous t'amenons.

— Mon flair infaillible, remarqua Guy, me dit qu'il n'y a pas une minute à perdre.

Encore cet air de hauteur écrasante.

— Toi, lui dis-je, avec de la rage dans la voix, tu as raison joliment plus souvent qu'à ton tour. C'est désolant parfois de se faire rouler ainsi.

Il sourit :

— Et toi, cousin perpétuellement cassé, ne me roules-tu pas plus souvent qu'il le faut avec tes I. O. U's ?

Beloeil qui buvait à ce moment de la bière avala de travers et faillit étouffer.

Je ne sus jamais si cet avalage de travers était dû à une cause naturelle ou à la farce plate de mon cousin germain.

— Allons, ouste, dit Guy, au diable la bière ; partons. Tu vas, Paul, dès ton arrivée à Montréal, te rendre au laboratoire Lareau-Fabritch, rue Notre-Dame-Est. Je t'attendrai à ma résidence de Westmount, celle que j'habite quand je ne fais pas quelque mauvais coup et qu'il ne me faut

point me cacher de la police officielle de mon ami Théo.

## II

### *Le laboratoire Lareau-Fabritch*

Le laboratoire était un édifice de blocs de béton à un étage bâti selon la noble architecture de la boîte à savon.

Ce fut une courte jeune fille vêtue d'une courte jaquette grisâtre qui vint m'ouvrir en réponse à mon coup de sonnette.

— Monsieur ? dit-elle.

— Paul Verchères, journaliste, mademoiselle.

Elle sourit :

— Vous êtes venue pour une entrevue, je suppose ? Cela nous arrive de temps en temps, vous savez, et mes patrons prennent plaisir à expliquer leurs recherches scientifiques. Entrez, voulez-vous ?

Elle me fit asseoir dans un spacieux bureau

qui ressemblait par sa nudité et sa méticuleuse propreté, à un parloir de couvent, excepté qu'il était gris, gris comme la jaquette de la jeune fille.

Celle-ci se présenta :

— Je suis, dit-elle, la secrétaire de MM. Lareau et Fabritch, Hermance Nadon pour vous servir. Dans votre cas mes patrons m'ont chargé de vous donner comme je fais avec les autres journalistes, les explications préliminaires. Ici tout est gris ou grisâtre. Pourquoi ? Parce que les deux inventeurs croient que c'est là la couleur, et la seule, sous laquelle renaîtra le secret perdu de la trempe du cuivre. Et d'abord qu'est-ce que le cuivre ? C'est un métal élémentaire dont le symbole chimique est C-U ,du latin Cuprum. Il a été découvert par les hommes de l'âge des cavernes. Comme il est très facilement malléable, ces frustes individus en faisaient de rugueux ustensiles ou encore des armes, telles des haches, des javelots, des lances et des flèches.

« Les siècles passèrent. Vinrent les Étrusques, les Égyptiens et les Grecs ainsi que les Babyloniens. Les trois premiers de ces peuples

perfectionnèrent considérablement les travaux de cuivre. On le voit par les objets dont on entourait les momies dans les pyramides d'Égypte.

« Mais ce sont les babyloniens qui découvrirent l'airain, c'est-à-dire la trempe du cuivre. Si on avait pu, pendant la présente guerre, monsieur, fabriquer des chars d'assaut protégés par une mince feuille de cet airain découvert par les anciens, aucun projectile connu n'aurait pu la traverser. Mais le secret de la trempe du cuivre découvert à Babylone a été perdu pendant la période d'obscurantisme du moyen-âge. De même et vers le même temps que le feu grégeois.

« Vous admettrez avec moi, monsieur Verchères, que si mes patrons redécouvrent ce secret, les armées alliées protégées par des murs mobiles d'airain, pourront en très peu de temps anéantir les Japonais. »

J'approuvai d'un signe de tête affirmatif.

Puis je demandai :

Et où en sont rendues les recherches de vos patrons, mademoiselle Nadon ?

Ils sont sûrs d'être sur la bonne piste. Leur réussite complète n'est plus qu'une question de jours.

Elle se leva :

— Attendez-moi ici, dit-elle, je vais aller chercher M. Lareau.

— Et M. Fabritch ?

— Non, pas lui. Il ne discute jamais avec les journalistes. C'est M. Lareau qui parle en même temps pour lui et pour son compagnon.

À ce moment la sonnerie de la porte extérieure retentit.

— Excusez-moi, dit Hermance.

Elle sortit.

Bientôt j'entendis une voix aigre de femme qui criait presque :

— Je veux voir Lareau, je vous dis.

Puis ce fut la voix de la jeune secrétaire qui disait :

— Asseyez-vous ici, mademoiselle, je vais aller le chercher.

Les talons d'Hermance résonnèrent en s'éloignant sur le plancher de béton.

Puis j'entendis la porte du bureau dans lequel je me trouvais qui s'ouvrait derrière moi.

Je me retournai.

Une vieille dame, grande et râche, était devant moi.

Elle avait les yeux d'une illuminée.

— Qui êtes-vous ? me demanda-t-elle brusquement.

— Je suis journaliste, madame.

— Mademoiselle... pour vous comme pour les autres. Ah, vous êtes journaliste. Eh bien, vous pouvez annoncer dans votre gazette que Fabritch et Lareau sont deux fameuses canailles. Arracher ainsi l'argent de madame Butchard, d'Émilie.

— Mais qui êtes-vous donc, madame ? demandai-je.

— Je suis Fabienne Larousse.

Ah, ah, elle était la demoiselle de compagnie de madame Butchard...

La vieille Fabienne reprit :

– Tant d'argent gaspillé qui aurait pu servir à sauver des âmes... Émilie est un suppôt de Satan ; mais je finirai bien par forcer le démon qui habite en elle à vider les lieux. L'œuvre de l'être suprême est déjà commencée ; car je viens de convaincre Émilie de changer son testament. À sa mort Lareau et Fabritch n'auront plus rien, plus un seul sou, pour continuer leurs supposées recherches absurdes et malhonnêtes.

À ce moment un homme, vêtu lui aussi d'une jaquette grise, entra dans la pièce :

– J'ai entendu vos détractations, mademoiselle, dit-il, sachez que l'argent ne m'intéresse exclusivement qu'en relation avec nos recherches scientifiques. Vos paroles sont indignes, mademoiselle Larousse.

Elle dit sèchement :

– Vous étiez couché avec Fabritch sur le testament d'Émilie, vous ne le serez plus. Bonjour.

Elle sortit d'une démarche raide.

L'homme qui était Lareau me dit :

– Excusez-moi, monsieur, mais je ne me sens guère disposé maintenant à vous accorder l'entrevue demandée. Vous ne pourriez pas repasser demain ?

– Mais certainement.

De nouveau la sonnerie de la porte extérieure retentit.

Lareau sourit :

– J'espère, dit-il, que ce n'est pas la vieille scie qui revient.

Il consulta sa montre :

– Cinq heures, j'avais oublié, madame Butchard m'a dit qu'elle serait ici à cette heure ; ce doit être elle.

Hermance Nadon entra et dit à Lareau :

– Madame Butchard, mademoiselle Camille, sa fille, et le notaire Lemieux vous attendent, monsieur.

J'eus alors le pressentiment instinctif qu'il allait se passer quelque chose et que je devais

faire en sorte de rester sur les lieux.

Je dis donc :

— M. Lareau, recevez ces dames et ce professionnel. Vous me permettrez d'attendre dans l'antichambre ; car j'aurais besoin d'une petite minute de votre temps après.

— Entendu, monsieur.

Comme je sortais je croisai Émilie Butchard qui entrait dans le bureau où j'avais eu ma conversation avec Hermance.

La jeune Camille Butchard et le notaire Lemieux étaient invisibles.

Pour la troisième fois depuis mon arrivée on sonna à la porte.

Je vis Hermance passer pour aller ouvrir ; mais je ne la vis pas revenir.

Soudain Lareau sortit du bureau et se dirigea vers la porte principale. Rendu là il obliqua à gauche et disparut dans ce qui devait être un couloir.

Je me dis : L'air est lourd ; Émilie Butchard

est seule. Va-t-il arriver quelque chose ?

Je suis journaliste.

Donc curieux et fureteux.

Oui, pourquoi n'entrerais-je pas dans le bureau où se trouvait madame Butchard, sous prétexte que je croyais M. Lareau là ? L'excuse était mince mais valable.

Je me levai et me dirigeai vers la porte du bureau que je poussai.

Tout de suite je fus glacé d'horreur.

Émilie Butchard n'était plus de ce monde.

Une bouteille de cola reposait sur le pupitre à moitié pleine.

Le cadavre avait les yeux sortis de la tête et sa figure avait une teinte violette.

J'examinai les lieux. Dans le bureau qui possédait deux portes il y avait cinq chaises, un pupitre et deux classeurs de métal. C'était tout.

J'ouvris la deuxième porte. Elle donnait sur le corridor qui devait conduire au laboratoire proprement dit.

Je vis alors le téléphone français qui reposait sur le pupitre. Je m'emparai de l'acoustic et signalai au cadran le numéro de mon cousin à Westmount.

Tout de suite il me répondit.

– Guy, c'est Paul qui parle ; tu avais raison. Un meurtre vient d'être commis... Qui ?... Émilie Butchard... ? Empoisonnée probablement... Viens tout de suite avec Beloeil. Oui, oui, je vais t'attendre ici et empêcher âme qui vive de pénétrer dans le bureau de la morte.

Je raccrochai.

De l'autre côté du pupitre était madame Butchard qui me regardait avec des yeux apocalyptiques.

Je changeai de place et tournai le dos au cadavre. Non que je sois un peureux, mais enfin il y a des limites à la bravoure...

### III

#### *L'enquête*

Personne n'entra dans le bureau où je me trouvais jusqu'à l'arrivée de mon cousin germain et du gros Beloeil.

La porte extérieure n'était pas barrée ; ils pénétrèrent dans l'édifice sans frapper. Ce fut sans difficulté qu'ils trouvèrent la porte de mon bureau et entrèrent.

— Empoisonnée par la ciudite, un poison minéral.

Je pensai : Le cuivre est un minéral.

C'était Guy qui venait de parler d'empoisonnement.

Il m'ordonna :

— Les constables qui doivent être mis de faction sont dehors dans la voiture de la police.

Tu connais les autres mieux que nous, places-en un à chaque issue possible avec l'ordre de laisser entrer tout le monde mais de ne laisser sortir personne.

Comme j'arrivais à la porte je croisai Alcide Lareau qui entrait. Il me dit :

- Mon visiteur vient de partir, je suis à vous.
- Attendez-moi ici, je vous prie, je reviens. Ne bougez pas, c'est grave.

Lareau me regarda avec des yeux étranges, mais il m'obéit. Lorsque j'eus dispersé les policiers autour de la maison et que je revins où j'étais parti, l'inventeur m'attendait encore.

– Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-il nerveusement.

– Suivez-moi et dans quelques secondes vous le saurez.

Quand il vit le cadavre de sa bienfaitrice Lareau devint très pâle.

– Police, dit Beloeil. Madame Butchard vient d'être assassinée. Vous serez notre premier témoin. Votre nom ?

- Lareau, Alcide Lareau.
- Ah, ah, vous êtes l'inventeur. Avez-vous tué madame ?
- Imbécile, dit Verchères à Théo, tais-toi et laisse-moi faire.

Il dit :

- Comment se fait-il, M. Lareau, que la morte soit ici ?
- Madame Butchard finançait nos travaux scientifiques ; elle m'a téléphoné il y a quelques heures pour me dire qu'elle serait ici à 5 heures.
- Quel était le but de sa visite ?
- Je vais être franc avec vous, messieurs. La morte avait fait un testament qui nous laissait à Fabritch et à moi chacun \$200,000 pour la poursuite de nos recherches scientifiques ; mais comme ces recherches ont pour toutes fins pratiques atteint leur fin heureuse, madame Butchard avait décidé de changer son testament.
- Vous étiez l'ami de cœur de la morte ?
- Oui, nous devions nous marier, Émilie et

moi aussitôt la trempe du cuivre réalisée.

— Alors madame Butchard vous dit au téléphone... ?

— Qu'elle allait venir à mon bureau avec tous les intéressés dans la succession et le notaire et que nous allions discuter ensemble les nouvelles clauses testamentaires. Comme elle connaissait à peine Fabritch elle désirait le rayer de la liste des bénéficiaires vu que l'affaire de la trempe du cuivre était à peu près close. J'étais le nouvel administrateur de la fortune de ma future femme, fortune qui devenait moitié mienne à la mort d'Émilie, et l'autre moitié était attribuée à Camille.

Verchères demanda :

— Et madame Butchard arriva à 5 heures ?

— Oui.

— Seule ?

— Non, sa fille Camille et le cavalier de celle-ci et le notaire de la mère, Candide Lemieux, étaient avec elle.

— Racontez ce qui est arrivé.

– Émilie voulut d'abord parler seul avec moi ; alors Candide et Camille attendirent dans l'antichambre, tandis que mon amie et moi, nous nous installions ici. Nous venions à peine de nous asseoir que je fus interrompu. Ma secrétaire vint m'annoncer qu'un visiteur m'attendait. Je m'excusai auprès d'Émilie et allai rencontrer ce visiteur.

– Il est toujours ici, ce visiteur ?

– Non, je venais de le reconduire à la porte lorsque le journaliste m'a amené à vous.

– Que vous voulait-il ?

– Il voulait avoir de l'argent.

– Combien ?

– \$25.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il en avait un besoin urgent.

– Lui avez-vous prêté la somme ?

– Oui.

– Quel est le nom de ce visiteur ?

Lareau hésita, puis il dit finalement :

– Cette visite n'a absolument aucun rapport avec le meurtre de madame Butchard. Alors vous me permettrez bien de taire le nom de mon visiteur.

Beloeil dit brutalement :

– La police est seule juge s'il y a oui ou non rapport entre cette visite et l'assassinat. Le nom, parlez...

– Monsieur, fit Lareau offensé, je ne suis guère habitué à ce qu'on prenne ce ton avec moi dans ma maison.

– Aimez-vous mieux que je vous amène au poste ?

– Allons, allons, dit Guy, tu accumules les bêtises, Théo. Il me semble que je t'avais demandé de me laisser faire cette cause.

Se tournant vers l'inventeur, le voleur et homme de bien dit :

– Voulez-vous demander à votre secrétaire de venir ici ?

- Certainement, monsieur.
  - Et je vous ordonne de ne pas quitter les lieux sans ma permission, cria Beloeil fâché.
- Lorsque nous fûmes seuls, Verchères se tourna vers le gros détective :
- Théo, dit-il, si tu continues à faire le chien dans le jeu de quilles, tu vas aller au diable avec cette cause. Quelle bêtise encore que de demander à Lareau de ne pas quitter les lieux !
  - Mais je ne vois pas...
- Guy leva les bras au ciel :
- Il ne voit pas, il ne voit pas... Mais comment veux-tu qu'il puisse quitter les lieux quand toutes les issues sont gardées par la police ?
  - Je me doute bien que Lareau a assassiné la morte ici.
  - Sur quoi bases-tu tes soupçons ?
  - Sur le mystérieux visiteur.
- Verchères éclata de rire :
- Alors tu penses que c'est parce que Lareau avait de la visite qu'il a tué sa bienfaitrice et

amie ; alors tandis que toi tu as le don d'imbécilité, Lareau, lui, a celui d'ubiquité.

— Mas il ne veut pas dire qui c'est.

— Théo, Théo, tu serais peut-être fort mal à l'aise toi-même si ta femme te posait certaines questions.

Un coup discret fut frappé à la porte.

— Entrez, fis-je.

C'était Hermance Nadon, la secrétaire des deux inventeurs. Quand elle vit le cadavre elle porta ses mains à sa figure et s'écria :

— Quelle horreur...

Verchères l'encouragea à se calmer, il lui donna le temps de reprendre son sang-froid, puis il demanda :

— Qui travaille ici, mademoiselle, à part vous et les deux inventeurs ?

— Une seule personne, Céline, la femme à tout faire.

— Quels sont les visiteurs présents actuellement ?

– Il y a Camille Butchard, le notaire Lemieux et Fabienne Larousse, le pilier d'église, dit-elle avec un pâle sourire.

– C'est vous qui avez introduit madame Butchard ici ?

– Oui.

– Où êtes-vous allée après ?

– Je suis allé causer avec Camille, le notaire et Fabienne.

Beloeil dit :

– Mademoiselle, faites entrer la fille Butchard.

Cette fois Guy bondit :

– Vas-tu me laisser faire cette cause, oui ou non, crie-t-il. Veux-tu que nous soyions forcés de faire venir un médecin parce que Camille s'évanouira ou fera une crise d'hystérie à la vue de sa mère ?

Se tournant vers Hermance il ajouta :

– Ne faites pas entrer Camille, mais le notaire, je vous prie.

Quand le jeune tabellion parut Verchères lui

dit :

- Vous êtes le notaire de la morte ?
- Oui, monsieur.
- Quel est l'état de sa fortune ?
- Excellent.
- Mais encore ?
- Elle est plus de deux fois millionnaire.
- Elle est là, un cadavre maintenant. Voulez-vous nous dire quels sont ses héritiers d'après le testament actuellement en force ?
- Volontiers. Fabritch et Lareau bénéficient de \$200,000 chacun, sa dame de compagnie Fabienne Larousse, reçoit la moitié de cette somme ; le reste va sans autre réserve que la curatelle de l'exécuteur testamentaire Lareau, à sa fille Camille.

Je ne pus m'empêcher de dire :

- Camille est un très bon parti à marier.
- Oh, monsieur, dit le notaire en rougissant, c'est par amour et non par intérêt que j'épouse Camille.

Guy gronda :

– Paul, la paix, veux-tu ?

Il reprit s'adressant à Candide Lemieux :

– Madame Butchard voulait changer son testament ?

– Oui.

– Quels sont les changements qu'elle voulait y apporter ?

– Elle voulait faire disparaître la clause des \$200,000 accordées à Lareau et à Fabritch, et donner la moitié de sa fortune à Lareau qu'elle aimait d'amour et l'autre moitié à ma fiancée.

– Vous a-t-elle demandé votre avis professionnel à ce sujet ?

– Non, madame Butchard n'avait pas besoin de conseils pour faire ses affaires. Elle agissait toujours sous ses propres dictées et ce qu'elle faisait était bien fait.

– Approuvez-vous en vous-même ce changement testamentaire ?

– Mais oui.

- Que pensez-vous de Lareau ?
- Que voulez-vous dire ?
- Est-ce un coureur de fortune, un chevalier d'industrie ?

Le notaire Lemieux se dressa dans toute sa dignité :

– Non, monsieur, dit-il, c'est un grand savant et un honnête homme.

– Une autre question, notaire : La morte avait-elle des ennemis que vous lui connaissiez ?

– Non, non, pas à ma connaissance.

Il sourit et expliqua :

– Il y a bien Fabienne Larousse, la dame de compagnie de madame Butchard.

– Comment ça ?

– Elles passaient leur temps, ces deux femmes, à se disputer.

– Et la raison de ces querelles ?

– La religion ; je crois que Fabienne a la bosse de la piété, elle voulait faire pousser cette bosse

sur la conscience de madame Butchard ; elle n'y réussissait pas, cela l'horripilait et les chicanes commençaient et s'éternisaient.

— Mais puisqu'elle ne s'entendait pas avec Fabienne pourquoi madame Butchard la gardait-elle à son emploi et non seulement cela, mais pourquoi la couchait-elle sur son testament ?

— Oh, Émilie et Fabienne étaient deux amies d'enfance. Elles se connaissaient depuis près d'un demi-siècle.

— Très bien, notaire, j'en ai pour le moment fini avec vous. Mais j'aurai peut-être quelques autres questions à vous poser plus tard, veuillez vous tenir à ma disposition. En attendant voulez-vous nous envoyer Fabienne...

— Certainement.

En voyant le cadavre d'Émilie dont les yeux n'étaient pas encore rentrés dans la tête, la vieille Larousse s'écria :

— Le démon s'est emparé d'elle ; je l'avais prédit ; les desseins de Dieu sont justes, terriblement justes ; Émilie la riche laisse sa

fortune sur cette terre de misère et de crime et s'en va avec son gros bagage de péchés vers la géhenne...

Je murmurai :

– Elle s'en va et vous, vous demeurez riche de cent mille belles piastres.

– Tais-toi, hurla Verchères.

Fabienne eut un sourire pincé :

– Cet argent qui était, dit-elle, consacré au mal, sera en ma possession, consacré au bien. Il convertira des infidèles condamnés même s'ils sont bons à l'insupportable ennui des limbes. Camille, je la convertirai ; avec Lareau, ce sera plus difficile, mais je souhaite que la grâce divine finisse par l'éclairer.

Verchères demanda :

– Vous détestiez la morte, n'est-ce pas ?

– Je hais le mal et ceux chez qui il habite.

– Vous êtes contente de cette mort ?

– J'approuve toujours les jugements de Dieu.

Si le prêtre n'a pas eu le temps de venir pour la

convertir c'est que l'être suprême ne l'a pas permis. Les décisions divines sont insondables et les infinitésimaux humains doivent s'y soumettre s'ils ne veulent pas que la colère divine les broie, les pulvérise et les anéantisse.

Comme si elle n'était pas là, Guy se tourna vers Beloeil et dit :

— Elle est bête, si elle a tué sa patronne et amie c'est par folie religieuse ; c'est possible qu'elle soit la meurtrière...

Une lumière étrange éclaira les prunelles de Fabienne. Elle dit :

— Si Dieu m'avait demandé de tuer la pécheresse, je l'aurais fait sans hésitation ; car j'obéis toujours aux ordres divins.

Verchères en avait assez. Il déclara :

— Très bien, mademoiselle Larousse, vous pouvez vous retirer.

Se tournant vers Beloeil il remarqua :

— Qu'attends-tu pour faire venir le médecin légiste, le photographe officiel, l'expert en empreintes digitales, bref ton escouade des

homicides ?

– C'est vrai... Ah, Guy, tu as le don de m'hypnotiser, de me paralyser.

– Allons, ouste, téléphone à la sûreté provinciale.

Il m'adressa la parole :

– Paul, dit-il, va me dénicher Céline.

– La femme à tout faire de l'établissement ?

– Oui, et fais ça vite.

## IV

### *Céline*

Céline était une vieille ratatinée vêtue de gris comme les autres habitants du laboratoire.

Elle regarda le cadavre et dit :

– Oh, la déesse est morte.

– Pourquoi appelez-vous madame Butchard la déesse ? demanda Guy.

– Parce que monsieur « Fabrisshhe » la surnomme ainsi.

– Vous connaissiez bien la morte ?

– Oh, oui, c’était une bien bonne femme ; elle me donnait souvent des cinq piastres. Dire que je l’ai vue tout à l’heure...

Je tressaillis.

Verchères demanda :

- Qu'entendez-vous par tout à l'heure ?
- Bien, il y a quelques minutes.
- Où était-elle ?
- Ici.

Oh, la, la...

Verchères demanda :

- Seule ?
- Non.
- Qui était avec elle ?

– Monsieur Lareau ; il était penché sur madame Butchard lorsque j'ouvris la porte pour faire le ménage ; madame Butchard était elle aussi penchée mais par en arrière. Je me dis : « C'est permis de s'embrasser parce qu'ils vont se marier bientôt. » Et doucement sans faire le moindre bruit je fermai la porte et m'éloignai.

– Intéressant, fort intéressant, murmura mon cousin.

Il m'ordonna :

- Va chercher Lareau.

Lorsque je revins avec lui il lui demanda :

– Avez-vous embrassé la morte dans votre bureau tout à l'heure ?

L'inventeur parut étonné de la question :

– Mais non, répondit-il.

– Il est important qu'un faux sentiment d'intimité amoureuse ne vous fasse pas mentir ; vous êtes-vous penché sur madame Butchard qui, elle à ce moment était renversée en arrière ?

Lareau répondit nettement :

– Je vous dis que non, et c'est l'exacte vérité.

Se tournant vers Céline le voleur et homme de bien demanda :

– Vous avez bien vu M. Lareau penché... ?

– Mais oui, fit la vieille ratatinée, rappelez-vous, M. Lareau, vous étiez penché comme ça...

Elle s'approcha du cadavre et donna une imitation du degré d'inclinaison de Lareau sur le cadavre.

Verchères demanda :

– Et vous, Céline, où étiez-vous ?

Nouvelle imitation de la vieille femme qui se mit debout dans une des deux portes entrebâillées.

Verchères tressaillit :

– Mais alors, dit-il, M. Lareau se trouvait à vous tourner le dos.

– Oui.

– Jureriez-vous que c'était lui qui était penché ?

La femme à tout faire semblait perplexe. Elle dit :

– Bien, j'ai cru...

– Qu'est-ce qui vous a fait croire ?

– La jaquette et les pantalons gris, puis l'acte de deux amoureux...

L'Arsène Lupin canadien-français réfléchit longuement. À la fin il dit :

– Allez et revenez avec toutes les jaquettes et les pantalons gris que vous trouverez.

Quand elle fut partie Lareau remarqua :

Céline s'est certainement trompée. Lorsque mon visiteur a interrompu ma conversation avec la pauvre Émilie., je suis partie et je ne l'ai ensuite revue qu'en votre présence, messieurs.

– Vous avez toujours objection à nous révéler l'identité du visiteur, monsieur ?

– Mes mêmes raisons subsistent pour garder mon secret, monsieur.

– Si je vous disais, monsieur, que l'individu qui était penché sur la morte venait de lui servir un verre de cola empoisonné au cyanure, bref que c'est lui l'assassin ; si je vous disais par ailleurs que la visite concordante de votre mystérieux visiteur me paraît louche et fait de lui un complice possible...

– Non, non, monsieur, je connais cet homme, il est impossible qu'il y ait complicité de sa part.

– Vous comprenez, monsieur Lareau, qu'avec le témoignage de Céline, nous pouvons vous arrêter...

– Arrêtez-moi, cela ne me fera pas révéler le

nom de la personne qui est venue me voir.

— La personne ? Est-ce une femme ?

— Non, c'est un homme.

Verchères hésita. Il y eut un silence que Lareau rompit.

— Je me demande, monsieur, dit-il, si vous n'êtes pas plutôt absurde. Je n'hérite actuellement que de \$200,000. J'aurais dû attendre, intelligent comme vous admettrez que je suis, après la signature du nouveau testament pour perpétrer mon crime ; car alors j'aurais été bénéficiaire de plus d'un million.

C'était logique. Cet homme avait raison.

Il avait raison si l'argent était le mobile du crime.

Oui, mais l'était-il ? L'avenir le dirait.

À ce moment Céline entra avec une brassée de linge gris qu'elle posa sur le pupitre.

Guy se mit à l'examiner.

Soudain il tressaillit et brandit une paire de pantalons gris.

— Voici, s'écria-t-il, les culottes du crime. Les jambes étaient trop longues pour l'assassin ; il les raccourcit en y faisant un pli qu'il fit tenir par des épingle.

Il réfléchit longuement et dit :

— L'affaire est dans le sac.

Beloeil demanda ou plutôt se risqua à demander :

— Tu connais le meurtrier ?

— Oui.

— Alors son nom que je l'arrête.

— Pas si vite, pas si vite, vieux. À la chasse au lièvre, à l'orignal ou à l'homme ça ne se passe pas ainsi. Entre voir le gibier et le tenir il y a de la marge.

— Que veux-tu dire ?

— Que je connais le meurtrier mais que je n'ai pas de preuves contre lui.

— Qu'allons-nous faire ?

— Nous allons en trouver des preuves.

Je demandai dans la langue du STAR :

– What's next ?

– Next, dit mon cousin, tu vas aller me chercher Ernst Fabritch.

# V

## *Fabritch*

Fabritch, vêtu de gris comme les autres occupants du laboratoire, était un petit homme court et ventru, aux yeux à peine ouverts mais brillants et malicieux.

Quand il vit le cadavre d'Émilie Butchard, il dit froidement :

— Sic transit gloria mundi. J'ai appris ce décès violent par la vieille Céline.

Verchères railla :

— Vous prenez fort bien cela un meurtre, vous.

— La science n'est pas sentimentale, mon ami, dit Ernst Fabritch. Les os des humains font de la meilleure colle que les os chevalins. La loi du plus fort est toujours la meilleure ; voilà pourquoi l'assassin est un faible d'esprit ; il ne comprend

pas que la police est moins faible que lui.

Je me demandais ce que cachait cette attitude délibérée de froideur et de cynisme.

Il y a de ces gens, j'en ai connus, qui dérobent leur frayeur mortelle derrière un bloc de glace.

Avions-nous affaire à un tel individu ?

Le voleur et homme de bien demanda à Fabritch :

– À quelle nationalité appartenez-vous ?

L'inventeur répondit fièrement :

– Je suis canadien et je m'en glorifie ; c'est là la seule concession que ma nature concède à la faiblesse sentimentale.

– Canadien de naissance ?

– Hélas, non. Cette fois je ne me glorifie plus ; car je suis né au pays que Adolf Hitler a déshonoré.

– Étiez-vous ici au début de la guerre ?

– Oui, monsieur.

– La gendarmerie royale a-t-elle fait enquête

sur vous ?

– Oui, et elle n'a rien trouvé à redire puisque l'on m'a donné de plein gré mon permis de circuler librement partout au Canada.

– Passons à votre projet de découverte de la trempe du cuivre.

Les yeux de Fabritch pétillèrent davantage :

– C'est là le rêve de ma vie, dit-il. Et il est sur le point de se réaliser. Encore quelques jours et...

– Émilie Butchard finançait votre projet ?

– Oui, mais je ne suis pas au courant de cette partie financière que je laissais entièrement entre les mains de Lareau.

– Où avez-vous été depuis cinq heures cet après-midi ?

– Dans la chambre secrète de notre laboratoire avec mes éprouvettes et mes fioles..

– Personne ne peut confirmer votre alibi.

– Alibi ? dit-il, ai-je besoin d'un alibi ?... Ah, je comprends, on me soupçonne d'avoir assassiné madame Butchard. Mais, messieurs, ajouta-t-il

d'un ton froid comme l'acier, on ne tue pas la personne qui vous permet de réaliser le rêve de votre vie. Madame Butchard vivante était notre ange tutélaire ; morte, elle ne compte plus guère pour Lareau et moi que comme les tas d'ossements du camp de Buchenwald.

Verchères demanda :

— Vous êtes bien sûr que vous êtes sincère dans cette découverte de la trempe du cuivre ?

Fabritch se dressa et grandit de deux pouces :

— Je devrais être insulté, dit-il froidement, mais comme Pasteur, les accusations de charlatanisme me laissent indifférent. Oui, monsieur, je dis la vérité quand je déclare être sur le point de découvrir le secret antique de la trempe du cuivre.

— Le fait est, dit Verchères, que je vous crois.

— Cela me laissa de même indifférent. Oui, tout à fait. Puis-je disposer.

Il parut alors que la froideur de l'allemand avait exaspéré le gros Théo, car il gronda :

— Allez-vous en jusqu'à nouvel ordre et restez

dans votre chambre secrète. Et ceci est un commandement de la police.

S'inclinant, Fabritch sortit.

Guy Verchères regarda Beloeil et haussa dédaigneusement les épaules.

— Grosse baloune, dit-il, puisque tu donnes des ordres précis tu dois avoir de même à l'esprit une idée précise de l'identité du meurtrier. Donne-moi la donc cette idée.

— Une idée, s'écria Beloeil, mais j'en ai plusieurs.

— Énumère-les alors.

— Le meurtrier peut bien être Lareau.

— Non, puisque le meurtre avant le changement de testament de madame Butchard lui fait perdre au bas mot \$900,000. Continue, Théo.

— Ce peut être Fabienne Larousse.

— Non.

— Pourquoi ?

— Tu le sauras en temps et lieu.

– C'est peut-être Candide Lemieux, le notaire.  
Il aura commis des falsifications dans  
l'administration des biens d'Émilie et aura voulu  
abriller dans la mort ses actes criminels.

Verchères dit :

– C'est là, Théo, ta meilleure théorie à date.  
– Mais est-ce la vraie ?  
– Laisse-moi conduire la cause, baloune, et tu  
verras bien.

Beloeil se leva et, se promenant de long en  
large, dit à Verchères :

– Sapristi, tu me considères comme le cadre  
qui est suspendu à ce mur. Tu me laisses dans  
l'inaction ; tu fais tout tout seul. Sacrégué, donne-  
moi du travail ou je vais éclater. Commande et  
j'obéirai, mais sapristi, commande..

– Tu as raison. D'abord tu vas me trouver la  
succursale et la banque où Lareau fait affaires.

– Très bien, je vais aller aux renseignements.

Le voleur et homme de bien éclata de rire :

– Vois, dit-il, tu ne peux faire un mouvement,

un seul, sans l'accompagner d'une bêtise.

— Comment ça ?

— Seul les gens travaillant ici... Mais tu ne comprendrais pas. Attends, je vais faire pour toi ce travail préliminaire. Tu vas voir comme il sera simple et bref.

Verchères ouvrit le tiroir du pupitre.

Il fouilla parmi d'innombrables papiers, et au bout de quelques instants poussa un cri de triomphe.

Il venait de trouver le carnet de chèque. Le dernier talon du carnet portait les mots : PORTEUR PAYÉ \$25. Il restait quelques chèques en blanc. Verchères en consulta un et apprit que Lareau faisait affaires à la banque canadienne-nationale, succursale de Montréal-Est.

Il se tourna vers Beloeil :

— Demain matin, dit-il, tu iras voir le gérant de cette succursale et tu lui demanderas de communiquer avec toi dès que le chèque de \$25 fait au porteur sera arrivé là pour paiement.

— Ensuite ?

— Idiot, ne sais-tu pas que les bénéficiaires des chèques même s'ils sont faits au porteur, doivent les endosser. En regardant l'endossement tu obtiendras le nom du mystérieux visiteur de Lareau, et en consultant l'étampe de la banque où il a passé en premier lieu, tu n'auras qu'à te rendre à cette banque pour obtenir l'adresse du même visiteur mystérieux.

Il ajouta narquoisement :

— Ou bien, pauvre Théo, vaut-il mieux que je te mette tout cela par écrit ?

— C'est ça, fais le frais, tu as le haut du pavé.

Le médecin légiste, l'expert en empreintes et le photographe de la police venaient d'arriver.

Ils s'étaient mis immédiatement au travail.

Le docteur dit :

— Je suis sûr que l'autopsie révélera l'empoisonnement par le ciuniade.

Verchères fit négligemment :

— C'est rien que pour la frime que je t'ai demandé de faire venir ta batterie d'experts, tu

sais. Je n'ai nullement besoin d'eux pour trouver la solution. Je connais actuellement l'assassin. Si le mobile du meurtre n'est pas la jalousie, je ne connais pas encore le mobile réel du crime. Au fond, je sais, ce mobile doit être l'argent, mais nous résoudrons ce problème lorsque nous aurons mis la main sur le mystérieux visiteur.

Il se donna une tape sur la cuisse.

– Je traite les autres de bêtes, dit-il, et je suis parfois aussi bête qu'eux.

– Merci, fis-je railleur.

– C'est qu'il y a un moyen bien plus simple et bien plus rapide de découvrir cet individu étrange. Si nous employons ce moyen élémentaire il viendra sans doute de lui-même à nous.

Après un silence il reprit :

– Si Lareau protège son visiteur celui-ci doit avoir beaucoup d'estime et d'amitié pour lui.

– Où veux-tu en venir ? demanda Beloeil.

– À ceci, arrêtons Lareau...

– Hein ?

– Oui, cette arrestation fera sortir le mystérieux visiteur de sa cachette. Il n'est pas pour laisser pendre son ami Lareau.

Je dis :

– Ça vaut la peine d'être essayé.

– Alors que vais-je faire ? dit Beloeil.

– J'ai une autre idée, s'écria mon cousin. Ce que tu vas faire ? Tu vas aller chercher Lareau, me l'amener ici et me le laisser questionner sans parler tant que je ne t'en donnerai pas l'ordre.

Quand Lareau fut devant lui, Verchères lui dit doucement :

– Vous êtes actuellement la seule personne qu'il nous soit possible de soupçonner de meurtre. Il ne vous reste qu'une seule chance d'éviter l'arrestation, c'est de faire confirmer par votre visiteur l'alibi que vous dites avoir, ayant été pendant le meurtre en conversation avec lui. Vous refusez.

Il y eut un long silence pendant lequel l'inventeur parut passer de l'hésitation à la

perplexité.

À la fin Verchères dit :

– Va, Beloeil.

Le gros Théo se leva et, s'approchant de Lareau, lui mit lourdement la main sur l'épaule en disant :

– Au nom de la loi je vous arrête pour le meurtre délibéré d'Émilie Butchard. Tout ce que vous direz pourra servir contre vous à votre procès. Ne vous laissez entraîner ni par les promesses ni par les menaces. La loi ne vous oblige pas à parler.

Le brave Théo était un policier consciencieux, mais il avait la formule de mise en garde passablement fantaisiste ; cependant l'idée essentielle était là.

Pendant que Beloeil parlait, Alcide Lareau perdait peu à peu contenance.

Lorsque le détective lui passa, les menottes aux poignets, il n'y tint plus et s'écria :

– Je vais parler, je suis prêt.

Verchères demanda :

– C'est...

## VI

### *Étienne Marin*

– C'est Étienne Marin.

– Son adresse ?

Verchères dit à Théo :

– C'est le temps, fais quelque chose ou fais le faire, envoie chercher ce Marin.

Se tournant vers Lareau il lui dit :

– Étienne Marin est votre ami ?

L'inventeur baissa tristement la tête et murmura :

– Ma femme qui était veuve lorsque je la mariai avait un enfant, c'est Étienne.

– Ah, et cet enfant pourquoi vouliez-vous le cacher ?

– Après la mort de ma femme il se mit à mal

tourner. De mauvais compagnons l'entraînèrent au crime. Il commit un hold-up et fut condamné à cinq années de détention au pénitencier Saint-Vincent-de-Paul. J'allai le voir là-bas et le suppliai de mener une bonne vie à sa sortie, de venir me voir dès qu'il serait libre ; j'allais l'aider financièrement tant qu'il le voudrait afin de le conserver dans le droit chemin. Il vient conséquemment ici une fois la semaine et parfois plus souvent. Pour me demander de l'argent, et je lui signe des chèques.

Verchères questionna :

– Était-il au courant que vous héritiez de deux cent mille dollars pour vous aider dans la découverte de la trempe du cuivre en cas de décès de madame Butchard ?

– Je crois que oui.

Beloeil revenait. Il dit :

– Deux de mes hommes sont allés chercher cet Étienne Marin. Dans quelques minutes ils seront ici.

Marin était un grand maigre à la face de fouine

et à la physionomie fuyante et fausse.

Il dit avec arrogance :

– Quelle est l'idée, père, de m'envoyer chercher par la police ?

– J'étais pour être arrêté, mon garçon. Comme je t'ai aidé à maintes et maintes reprises, je crois que c'est à ton tour de le faire. Ça ne te coûtera rien d'ailleurs. Il te suffit de dire la vérité.

– Laissez-moi questionner votre beau-fils, dit Verchères, et toi, Théo, je te prie de te tenir bien tranquille.

Il se tourna vers Marin et dit :

– Vous avez un casier judiciaire.

L'ex-forçat rugit :

– Ainsi mon père m'a vendu, et il a le front de me demander mon aide !

Avec un grand calme le voleur et homme de bien remarqua :

– Votre père est accusé du meurtre d'Émilie Butchard. Il prétend avoir un alibi que vous pouvez certifier. Êtes-vous venu ici aujourd'hui ?

– Oui.

– À quelle heure ?

Délibérément Marin mentit :

– Oh, il pouvait être trois heures ou quatre, dit-il.

Lareau s'écria :

– Mais il était plus tard que ça, Étienne.

– C'est possible.

– Pouvait-il être cinq heures ?

– Peut-être.

Verchères secoua rudement l'ex-forçat et lui demanda :

– En vérité, n'était-il pas cinq heures ?

– Peut-être.

Marin éclata de rire :

– Ce n'est pas à un vieux routier comme moi que vous ferez peur, dit-il, avec vos commencements de troisième degré.

– Alors il pouvait être cinq heures ?

– Oui.

Ce fut au tour de Verchères de rire :

– Mon ami, dit-il, vous êtes non seulement un criminel, mais vous êtes aussi un sot.

– Hein ?

– Ainsi vous ne voulez jurer en faveur de votre beau-père qu'un alibi flou, vague et sans valeur. Mais, sot, vous ne comprenez donc pas que vous aussi vous avez besoin de l'alibi que M. Lareau est prêt à vous donner...

Un silence lourd enveloppa la pièce.

– Le meurtre a été commis au moment où votre père prétend qu'il était avec vous. Vous ne savez pas au juste si vous étiez là à cette heure.

S'adressant à Lareau Verchères reprit :

– Vous avez un testament, monsieur ?

– Oui.

– Quel est votre ou vos héritiers ?

– Je n'ai qu'Étienne dans ma proche parenté ; il hérite de tous mes biens.

Et la mort d'Émilie Butchard rend ces biens considérables ?

– Oui, très.

Guy s'adressa à Marin :

– Ne voyez-vous pas que si vous n'étiez pas avec votre beau-père au moment du crime, ce crime vous pouvez l'avoir vous-même commis ? Le mobile est là clair, très clair : Rendre votre père plus riche afin de lui en arracher davantage.

Étienne Marin baissa la tête :

– J'avoue, dit-il, que j'étais à cinq heures avec père.

– Beloeil, arrête cet homme.

En un temps et deux mouvements le gros Théo passa les menottes à Marin. Puis, se tournant vers mon cousin, il lui demanda :

– Sous quelle accusation l'arrêtai-je ?

– Complicité dans le meurtre de madame Butchard.

## VII

*Candide Lemieux, N.P.*

On frappa à la porte.

– Entrez, dit le gros Théo.

Le notaire Candide Lemieux parut. Il était pâle et semblait énervé.

– Messieurs, dit-il solennellement, je reviens en votre présence à titre de notaire et de collaborateur. Pendant que j'attendais votre bon plaisir de me permettre de quitter les lieux, j'ai pensé à quelque chose : Madame Butchard m'a remis lors de la facture de son testament une enveloppe scellée que je ne devais lire qu'à sa mort.

– Alors ? demanda Guy.

Alors j'ai téléphoné à mon étude et j'ai fait ouvrir l'enveloppe par mon chef-clerc qui m'a lu

le contenu. Il est de mon devoir de vous dire que ce qu'il y a d'écrit dans cette missive par la morte change, à mon avis, l'aspect de la cause.

Verchères s'impatienta :

– Assez de verbiage, notaire, dit-il, vous n'êtes pas à dicter un contrat, aux faits. Qu'y avait-il dans cette lettre.

– Il y avait ceci : Camille Butchard, ma fiancée, n'est pas la fille d'Emilia.

– Hein ?

Verchères venait de sursauter, ce qui était rare.

– La fille de qui est-elle alors ?

– La fille de Fabienne Larousse.

Nous éclatâmes tous de rire. Verchères commenta :

Le dicton anglais qui dit : « Religion is the last refuge of the scoundrel », a bien raison. Oui, le dernier refuge de la canaille est bel et bien la religion.

Le notaire poursuivit :

– Madame Butchard explique que c'était là

l'origine des querelles entre Fabienne et elle. Fabienne voulait qu'Émilie dise à Camille qu'elle était sa fille. Madame Butchard voulait éviter de mettre l'enfant au courant de sa naissance honteuse. De plus Fabienne qui s'était convertie travaillait à entrer la religion comme on entre un clou, dans la conscience de sa maîtresse.

Lareau intervint :

– Madame Butchard révèle-t-elle le nom du père de Camille ? demanda-t-il.

– Oui.

– Alors cela me délie de mon secret. Camille, messieurs, est la demi-sœur d'Étienne, la fille de son père et de Fabienne. Naturellement Marin ne pouvait la marier l'étant déjà lui-même.

L'inventeur ajouta :

– Fabienne était alors une grande amie d'Émilie, elle alla se confier à elle avec le résultat que madame Butchard adopta l'enfant, plus que cela, prit le lit et fit semblant, vous comprenez... J'étais alors l'ami de Marin père. Il m'envoya assurer Fabienne de son regret infini et lui fit, par

mon intermédiaire de généreuses offres financières qu'Émilie lui fit refuser.

— Et c'est ainsi, dit Verchères, que vous avez connu madame Butchard ?

— Oui.

Guy s'adressa à Candide Lemieux :

— Vous disiez tout à l'heure, notaire, que vos révélations changeaient l'aspect de la cause. Je ne vois pas encore en quoi.

— Voici : c'est bien simple. Madame Butchard léguait sa fortune à sa fille ; elle n'a plus de fille...

— Alors qu'arrive-t-il en l'occurrence ?

Le notaire déclara :

— Comme elle n'a point d'autres parents assez proches pour être éligibles, la fortune que perd Camille est de par la loi divisible entre les autres héritiers selon le quota de leur part précédente d'héritage.

Beloeil regarda Étienne Marin :

— Tu savais cela, toi, hein, mon coquin ? Voilà

pourquoi tu as agi de façon à faire disparaître madame Butchard afin que Fabienne ta mère...

Verchères rit jusqu'aux larmes...

– Décidément, dit-il, tu es passé maître dans la mise des pieds dans les plats. Fabienne n'est pas la mère d'Étienne mais de Camille.

– Ah, c'est vrai, je suis bête.

À ce moment Ernst Fabritch entra en coup de vent.

– Arrêtez-moi, dit-il.

## VIII

### *La trempe du cuivre*

Verchères demanda :

– Vous arrêter ? Pourquoi ?

– Parce que je suis un misérable.

– Non, non, fit Guy, ne me dites pas que vous avez assassiné, VOUS AUSSI, Émilie Butchard.

– Ce n'est pas cela ; je ne suis point un assassin, mais un fourbe, un fourbe sans le savoir. La trempe du cuivre, je viens justement de le vérifier, est une impossibilité dans l'âge moderne.

Lareau tressaillit.

– Tu ne me dis pas, Ernst, s'écria-t-il.

Les deux savants alors ne s'occupèrent plus de nous que si nous avions été des pissemorts.

Fabritch dit :

— Alcide, nous avons oublié quelque chose, le principal. Tu sais qu'il ne nous manquait plus qu'à trouver le gaz exact nécessaire à la trempe définitive ?

— Oui.

— Tu sais aussi que dans les âges antiques il y avait encore sur cette terre beaucoup d'hélium, mais que ce gaz étant très volatile, il s'est peu à peu enfui de notre planète.

Lareau était très pâle :

— Je comprends, dit-il, en baissant tristement la tête, l'hélium est nécessaire à la trempe du cuivre.

Beloeil s'écria :

— Allez au diable avec vos trempes, vos trempettes et votre hélium.

— Ô cruel profane, dit moqueusement Guy, tu ignores donc, pauvre Théo, que l'hélium étant un gaz très rare et très dispendieux, la trempe du cuivre devient une impossibilité financière.

Après un silence il reprit :

Nous allons maintenant ou plutôt vous allez

assister et je vais aider à jouer le dernier acte du drame L'ÉTOFFE FRIPÉE.

— L'ÉTOFFE FRIPÉE., dis-je, qu'est-ce que c'est que ça ?

Tout vient à point à qui sait attendre.

## IV

*... et dernier*

Verchères ordonna :

– Théo, garde ici tous ceux qui sont présents et toi, Paul, va chercher un policier au dehors.

Je revins bientôt avec le détective demandé.

Guy dit au flic :

– Vous pouvez informer tout le monde qu'ils peuvent maintenant s'en aller chez eux.

Le policier sortit.

Beloeil demanda :

– Que veux-tu donc faire, Guy.

– Toi, la ferme. Silence et silence absolu pendant une heure.

Les femmes comprendront peut-être mieux que les hommes combien c'est long soixante

minutes sans parler.

Mais Verchères fut inexorable.

Il nous empêcha de desserrer les dents avant une heure et demie plus tard.

Enfin il parla :

— J'ai mon révolver, toi aussi, Beloeil, toi, Paul, tu tires si mal qu'un pistolet entre tes mains est dangereux pour les honnêtes gens. Théo, tu vas bâillonner solidement Étienne Marin ton prisonnier ; vous, notaire, vous allez vous en aller dans le laboratoire secret avec Fabritch ; vous, M. Lareau, vous allez vous asseoir à votre pupitre et téléphoner à votre secrétaire Hermance Nadon de venir travailler avec vous ce soir.

Lareau s'exécuta.

— A-t-elle accepté de venir ? lui demanda le voleur et homme de bien lorsque l'inventeur eut raccroché l'accoustic.

— Oui.

— Dans combien de temps l'attendez-vous ?

— Dans quatre ou cinq minutes ; elle demeure

tout près.

Verchères dit :

– Il n'y a pas un seul instant à perdre. Beloeil, cache-toi avec ton prisonnier bâillonné dans ce placard à droite du bureau. Moi, je me cache dans le placard de gauche.

– Alors moi, dis-je, c'est comme d'habitude, j'aurai la position la plus tordue, la plus inconfortable derrière ce classeur de métal, je suppose ?

– Oui, répondit sèchement mon cousin, et si tu n'es pas content, comme nous n'avons nullement besoin de toi, tu peux t'en aller ou, comme tu dis en si élégant français dans tes romans, tu peux scrammer.

Il venait encore de me boucher, l'animal, car je ne voulais certainement pas, vous comprenez, perdre la partie la plus intéressante de cette affaire, le dénouement.

Verchères regarda Lareau :

– Vous êtes actuellement un appât, monsieur, dit-il.

– Un appât ?

– Oui, je veux attirer le meurtrier dans un guet-apens ; il viendra pour vous tuer ; mais cette fois le meurtre ratera.

Je vis l'inventeur qui frémissait.

– Il n'est guère rassurant en effet de se faire dire avec un grand calme qu'on est en danger de mort.

– Bon, le temps est venu ; tout le monde dans sa cachette respective, et pas un mot, pas le moindre bruit. Ou vous faites rater mon expérience.

Lareau dit :

– Moi, je reste assis à mon pupitre ?

– Je vous l'ai dit, n'est-ce pas ?

– Pour quel travail suis-je supposé avoir fait venir ma secrétaire ?

– Disons que c'est pour écrire une lettre avisant le notaire Lemieux, exécuteur testamentaire d'Émilie Butchard, de la faillite de la trempe du cuivre.

– Très bien.

Verchères dit :

– Ah, j'oubliais, au milieu d'une phrase que vous dicterez, arrêtez-vous soudain et prétendez avoir soif. Mais pour aucune considération ne buvez rien, car si vous buvez, vous êtes un homme mort.

Guy reprit :

– Je suppose que Hermance Nadon a sa clef pour entrer ici.

– Oui.

– Alors, très bien, c'est tout, cachons-nous.

\*

Heureusement cette fois la vigile ne fut pas longue.

Il se passa à peine quelques minutes avant que la jeune et courte secrétaire de Lareau entrât.

– Bonsoir, patron, dit-elle.

- Bonsoir, Hermance.
- Vous avez besoin de moi ?
- Oui, un travail pressé rendu nécessaire par un malheur...
- Un autre malheur... Ciel, quelle journée...
- Oui, figurez-vous que l'affaire de la trempe du cuivre est définitivement ratée.
- Non !
- Oui, et c'est pour écrire une lettre au notaire Lemieux à ce sujet que je vous ai fait venir.

Hermance alla chercher un crayon et son cahier à dictée.

Je frissonnai, car elle prit ces deux articles juste devant moi, dans un des tiroirs du classeur métallique.

Puis elle s'assit de l'autre côté du pupitre, en face de son patron, et lui dit :

- Je suis prête, M. Lareau.

Celui-ci commença :

« Cher notaire,

Je regrette de vous informer que l'hélium étant un gaz très rare et très dispendieux, il nous sera malheureusement impossible de réaliser, Fabritch et moi, notre grand... »

Lareau s'interrompit :

– Dieu, qu'il fait chaud, dit-il.

– Vous avez soif ? dit-elle.

Elle sourit et ajouta :

– Je me suis douté que c'était pour arriver et j'ai apporté quelques bouteilles de cola. Vous en voulez une ?

– Mais oui.

La jeune fille sortit et revint presque aussitôt portant dans sa main la bouteille de liqueur noirâtre.

Elle en avait enlevé la capsule qui la bouchait.

– Buvez, dit-elle.

– NON !

Verchères venait de sortir de sa cachette.

À son tour Beloeil sortit de la sienne.

— Mademoiselle, dit-il gravement, vous êtes accusée de tentative de meurtre sur la personne de M. Lareau, par empoisonnement au cianude, et de meurtre complet sur la personne d'Emilia Butchard par moyens identiques.

Beloeil tonna :

— Inutile de nier, nous savons tout.

Mon cousin le regarda narquois :

— Puisque tu sais tout, dit-il, je te laisse la parole.

Théo jeta un regard implorant au voleur et homme de bien. Mais à ce moment je jetai les yeux sur Hermance Nadon et perdis les autres de vue.

Une expression d'immense lassitude envahissait sa physionomie, de lassitude immense et de profond découragement.

— Avouez, mademoiselle, ce sera plus facile que de défendre une cause perdue d'avance.

Dites, c'est bien vous qui avez empoisonné madame Butchard, et qui avez tenté de faire la même chose à M. Lareau ?

Elle murmura :

– Oui, monsieur.

Verchères jeta un regard circulaire sur l'assistance et prit son air outrageusement hautain et arrogant :

– Maintenant, dit-il, que l'affaire est dans le sac, je vais vous donner toutes les explications, mes enfants.

« Hermance Nadon a voulu protéger sa peau en se faisant passer pour un homme pendant qu'elle perpétrait son crime. Merveilleuse idée, à cause de Céline la curieuse. Dans le but de dissimuler son sexe, elle enfourcha une paire de culottes. Comme Hermance est de petite taille, les culottes étaient trop longues, elle remédia à ce défaut en les raccourcissant avec des épingle. »

– Nous savons tout cela dit Beloeil, mais quel intérêt avait cette petite Nadon à tuer Émilie Butchard ?

Guy s'adressa à Hermance :

— Vous avez épousé secrètement Étienne Marin, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Et c'est Étienne qui vous a poussé à commettre ce meurtre ; il vous a dit :

« Nous allons tuer Émilia ; père en héritera ; nous tuerons ensuite père et alors, oh, alors, nous nagerons dans l'argent. N'est-ce pas, Hermance ?

— Oui, monsieur.

Et elle fondit en larmes.

\*

Une demi-heure plus tard.

La prisonnière et le prisonnier étaient partis pour les cellules des quartiers généraux de la police provinciale.

Nous étions, Beloeil, Guy et moi, avec Lareau, toujours dans le bureau de ce dernier.

— L'affaire est-elle entièrement claire en vos esprits ? demanda le voleur et homme de bien.

— Non, dis-je franchement. Il y a encore deux mystères...

Verchères dit en souriant :

— Commence par m'expliquer le premier.

— Bien, dis-je, comment as-tu appris que Hermance et Marin étaient mariés ?

— Je ne savais pas au juste s'ils étaient mariés ou s'ils vivaient seulement ensemble selon le rite moderne du mariage de fait et non de droit...

— Oui, mais comment savais-tu ce que tu savais ?

— Élémentaire, Watson, élémentaire. Celui qui avait intérêt à tuer c'était Étienne Marin ; or il lui avait été impossible de tuer lui-même parce qu'au moment du meurtre il était avec M. Lareau. À qui aurait-il délégué l'acte physique de la commission du meurtre sinon à sa femme ou à sa maîtresse. D'ailleurs n'était-il pas en conférence avec son beau-père à ce moment précis spécifiquement pour permettre l'accomplissement de

l'assassinat ?

Oui, Marin était le seul héritier apparent de Lareau, mais s'il avait une femme elle bénéficierait elle-même du crime au même degré que son époux. Es-tu satisfait ?

– Oui.

– Alors ton second et dernier mystère, c'est... ?

– C'est le mystère de l'étoffe fripée.

Il nous gratifia de nouveau de son air enrageant :

– Avez-vous remarqué que la partie de votre chemise que vous mettez dans vos culottes se fripe sans merci ?

– Mais oui.

– Alors, dit triomphalement Guy, quand Hermance a mis les culottes grisâtres elle y enfouit sa jupe et la fripa. La meurtrière oublia que derrière mes yeux il y a un cerveau qui sait faire les déductions les plus compliquées : Chemises dans les culottes, jupes dans les pantalons, fripées, l'assassin portait des culottes,

la jupe d'Hermance était fripée, donc...

En avez-vous assez, messieurs.

— Animal, dis-je.

Beloeil, lui, cracha furieusement par terre :

— Tu n'es pas un homme, Verchères, tu es une machine à me faire enrager.

— Monsieur, s'écria Lareau, vous êtes tout simplement un génie. Merci.



Cet ouvrage est le 548<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Littérature québécoise*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.